

Kenneth White ou les infortunes du discours

Kenneth White, *Le Visage du vent d'est*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980; l'Ecosse avec K.W., Paris, Flammarion, 1980; le Grand rivage/A Walk along the shore, édition bilingue, traduction de Patrick Guyon et Marie-Claude White, Paris, Le Nouveau Commerce, 1980.

Robert Mélançon

Volume 23, Number 1 (133), January–February 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29945ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mélançon, R. (1981). Review of [Kenneth White ou les infortunes du discours / Kenneth White, *Le Visage du vent d'est*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980; l'Ecosse avec K.W., Paris, Flammarion, 1980; le Grand rivage/A Walk along the shore, édition bilingue, traduction de Patrick Guyon et Marie-Claude White, Paris, Le Nouveau Commerce, 1980.] *Liberté*, 23(1), 97–100.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Poésie

ROBERT MÉLANÇON

Kenneth White ou les infortunes du discours *

Kenneth White est souvent un magnifique poète. Mais ce poète se double d'un discoureur qui paraît avoir formé le projet de réduire les poèmes à un ensemble de propositions d'une platitude désarmante : un peu de yin ici, un peu de yang là, du zen (du *zaine*, dirait Étiemble) à peu près partout, un décor celtico-maritime, un nietzschéisme à la fois sportif et nordique. Cela ferait, à l'en croire, un « espace atopique ». Le poète White fixera d'un seul trait impeccablement calligraphié telle scène de rue à Hong Kong, l'éclat de la lumière sur un champ de neige en Champagne, des cris d'oiseaux sur une plage déserte. Aussitôt l'autre, le discoureur, rapplique pour vous expliquer en long et en large, citations à l'appui, de quoi il retourne : *le Territoire de l'être* était mis à sa place (comme on dirait rappelé à l'ordre) par *Approches du monde blanc* ; les poèmes d'*Hong Kong scènes d'un monde flottant* et de *Mahamudra*, les voilà maintenant ramenés au reportage (comme on dirait réduits à rien si ce discours avait vraiment prise sur eux) par *le Visage du vent d'est*. Le poète White est concis, précis, solitaire. L'autre est bavard, confus, soucieux d'épater la galerie. Écrire, comme il le fait dans les premières lignes (il faut bien placer ses effets) d'*Approches du monde blanc* :

Cet essai part du présupposé que, pour comprendre quelque chose à la poésie (et la poésie telle que je l'entends parle du monde blanc), il vaut mieux lire la Structure mentale des Esquimaux Iglulik de Knud Rasmussen, par exemple, ou encore les Caractéristiques psycho-mentales des TOUNGOUZES de Shirokogov, que ce que la presse littéraire nous offre couramment.

c'est chercher à impressionner (à peu de frais) le bourgeois. Donnez-lui un public, le voilà aussitôt prêcheur, professeur, pu-

* Kenneth White, *le Visage du vent d'est*, Paris, Les Presses d'aujourd'hui, 1980 ; *l'Écosse avec K.W.*, Paris, Flammarion, 1980 ; *le Grand rivage/A Walk along the shore*, édition bilingue, traduction de Patrick Guyon et Marie-Claude White, Paris, Le Nouveau Commerce, 1980.

bliciste ; il prend la pose, jongle avec des tessons de concepts, soigne sa mise en scène. Comme à la Rencontre « Et la poésie ? » au Mont-Gabriel à l'automne 1979, chacun peut le constater en lisant le numéro 130 de *Liberté*.

Ce dédoublement ne tient pas aux genres littéraires que pratique White, dont la frontière reste d'ailleurs imprécise : tel poème de *Mahamudra* ou du *Grand rivage* sera passablement précheur, du discours en lignes typographiques inégales, alors que quelques proses d'un recueil comme *Dérives* vont plus loin et plus vite que tout discours. J'avancerais que White devient poète là où il parvient à s'oublier, à oublier tout ce bric-à-brac idéologique qui lui sert à définir le « monde blanc » (en anglais « white world », est-ce clair ?), là où il cesse de discourir pour enfin dire. Il y a certes de grands poètes essayistes, Baudelaire, Eliot, Paz, d'autres, figures essentielles de cette poésie-critique qui est le nœud de la modernité. Mais il se peut, après tout, que Kenneth White, qui se réclame avec insistance du primitif et de l'originaire, ne soit pas un poète moderne. Quoiqu'il en soit, je suis persuadé qu'il ne s'en soucie guère.

Trois livres publiés cette année permettent de lire ensemble le meilleur et le pire de son œuvre. Le pire, c'est *le Visage du vent d'est*, un journal de voyage à Hong Kong, Macao, Taiwan, Bangkok et environs. Le « visage du vent d'est », prévient White en préface, est « une ancienne expression chinoise pour désigner la réalisation du Tao ». C'est l'illumination, rien de moins : la réalité suprême, le réel lui-même, donnez-lui le nom que vous voudrez, c'est le cœur des choses, le nœud de l'être. Je veux bien, mais il faut prévenir le lecteur candide que ce livre est un reportage (un peu style magazine de gauche chic) sur les restaurants et les marchés de Hong Kong, les cimetières de Macao, les temples bouddhistes de Taiwan (autant visiter le Sacré-Cœur pour se faire une idée de la mystique du XII^e siècle ou de la spiritualité janséniste) et les *night clubs* de Bangkok. Cette virée touristique du discoureur White, le poète White en avait déjà dit la vanité dans un beau haïku de *Mahamudra* :

*Petit pommier du Japon
qui dit tout doucement :
pas la peine d'aller à Kyoto.*

Pas la peine non plus de lire ce *Visage du vent d'est*, dont on se demande bien pourquoi il a été écrit : à croire que le discoureur White ne lit pas le poète White.

Quant à *l'Écosse avec Kenneth White*, dans la collection « Guides Flammarion », on peut le lire avec plaisir, si toutefois on prend plaisir à la lecture d'un guide de voyages. C'est une Écosse différente de celle du Guide Bleu ou du Michelin qui est proposée dans ces pages, passionnée, personnelle, hors des sentiers battus. Les monuments, villes, sites, toutes les rubriques habituelles d'un guide s'y trouvent bien, mais c'est plus à un voyage intérieur qu'à un circuit touristique que White convie son lecteur. On peut certes le lire avant de partir pour l'Écosse, comme un guide stimulant, mais il est utile surtout comme introduction à l'œuvre de White, poésie et discours. C'est que ce « nomade », ce « Scotus vagans » fixé en France entre les colonnes de la *Quinzaine littéraire* et les salles de séminaire de l'université de Paris VII, a des racines auxquelles il tient.

Le Grand rivage, enfin, c'est le meilleur de White, un poème contrasté, où la distance entre la pensée et le monde matériel arrive par moments à s'abolir. C'est la traduction (présentée en édition bilingue) d'une suite de 53 strophes publiée en édition confidentielle en Angleterre il y a trois ans, sous le titre *A Walk along the shore*. Ce titre, bien meilleur à mon avis que celui, assez pompeux, qu'ont inventé les traducteurs (je note au passage, pour n'y plus revenir, que la traduction est souvent contestable malgré quelques trouvailles heureuses), marque bien ce qu'a de physique cette poésie où le vers se rythme au pas d'un marcheur. C'est une poésie de plein-air, de l'espace le plus ouvert, jetée dans le monde :

a scurry of red leaves
and the wind passes over
rippling the stream
the wind is all around
but only stray gusts enter
the wood's dark centre
enter and are gone —
only scurrying leaves
and the rippled stream

*(sarabande rouge dans les feuilles
 et le vent passe
 ridant le ruisseau
 le vent tout autour
 mais seules pénètrent au fond du bois
 des rafales égarées
 pénètrent dans l'ombre
 et déjà sont allées —
 simplement
 les feuilles en sarabande
 et la ride de l'eau)*

Le Grand rivage se définit comme un poème-itinéraire. Itinéraire physique le long de la côte ouest de l'Écosse, « toute en promontoires, en bras de mer et en îles, avec des rivières courtes et rapides » lit-on dans *l'Écosse avec Kenneth White*, doublé d'un itinéraire mental qui est à la fois retour autobiographique (les années d'Allemagne, de Paris, de Glasgow de l'étudiant White) et prospection d'un gai savoir possible. Ça et là le discoureur réapparaît, pour expliquer, par exemple, que sa démarche ressemble à celle d'un physicien « très loin dans sa recherche » (« far out in his field ») aux prises avec un « univers de contraste/ groupés en/ ensemble de relations/ avec des aspects/ d'ordre et de désordre/ des changements/réels et possibles » (« universe of contrasts/grouped into/complexes of relations/with aspects of/order and disorder/ including/ change and tendency »). Par bonheur, ce discoureur reste très épisodique. C'est l'autre qui parle dans ces pages qui vont et viennent comme des vagues se brisent sur le rivage. Celui qui les a écrites en sait plus long, infiniment plus long, que le touriste de *Visage du vent d'est*.

Je est un autre.